

Emmanuel Fraisse

L'érudition face à la numérisation de l'information

Si l'entrée dans l'univers de la numérisation a particulièrement affecté la « culture médiatique », c'est probablement parce que cette dernière s'est placée naturellement au croisement d'un faisceau de facteurs liés aux potentialités ou aux caractéristiques de la numérisation elle-même. Parmi ces éléments, on relèvera d'extraordinaires capacités de stockage, un contrôle lâche de la création et de la diffusion, une remarquable aptitude à l'hybridation des messages et supports traditionnels. Il ne s'agit d'ailleurs pas là de phénomènes distincts, mais d'un ensemble agissant en corrélation, et doté d'une croissance géométrique. Chercher ou créer des images fixes ou animées, des sons, des textes, les mélanger ou les disposer à sa guise, puis les transmettre directement ou de manière différée à des destinataires identifiés ou anonymes, tout cela est facilité, voire induit par le monde des ordinateurs.

Faut-il pour autant se contenter d'aborder les conséquences de la numérisation de l'information en ne pensant qu'à des formes nouvelles ou longtemps demeurées périphériques, marginales, non légitimes ? Bien évidemment non : ces mêmes facteurs peuvent agir sur des aspects beaucoup plus établis de l'information et du savoir. Et tel peut bien être le cas de la forme la plus traditionnelle, la plus familière aux chercheurs et universitaires en sciences humaines et pourtant la plus décriée du savoir : l'érudition.

Le développement des techniques de stockage, de circulation et de mise en relation de l'information et des connaissances sont-ils conduits à modifier la nature de l'érudition, à en gommer ou en accentuer certains traits, voire à transformer le rapport que nous entretenons avec elle ? On le voit : la question est d'imaginer quel peut être l'impact, sensible aujourd'hui et probable demain, que les nouvelles technologies de l'information et de la communication peuvent avoir sur l'idée et la pratique de l'érudition. Pour le dire brutalement, et dans des termes un peu convenus mais qui ont le mérite de la clarté : faut-il dans ces conditions penser l'impact de la numérisation sur l'érudition en termes de rupture ou de continuité ?

ERUDITION ET SAVOIR : LES PARADOXES ENCYCLOPEDIQUES

On sait à quel point l'érudition est historiquement indissociable du mode de traitement et de la conception spécifique des savoirs savants relevant de ce que nous appelons aujourd'hui « sciences humaines » et qui fut longtemps nommé « littérature ». Ainsi Richelet en 1680 définit la littérature comme :

[la] science des Belles-Lettres. Honnêtes connaissances, doctrine, érudition.¹

Et dix ans plus tard, Furetière ne dit pas autre chose, toujours s v° « littérature » :

Doctrine, connaissance profonde des Lettres. Scaliger, Lipse et autres Critiques modernes étaient des gens de grande *littérature*, d'une érudition surprenante.²

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert de son côté met en évidence le fait que l'érudition - qui « renferme trois branches principales, la connaissance de l'Histoire, celle des Langues, & celle des Livres » et s'apparente à la critique - suppose une connaissance d'une immense masse d'informations qui va toujours croissant :

L'érudition est un genre de connaissance où les modernes se sont fort distingués par deux raisons : plus le monde vieillit, plus la matière de l'érudition augmente, & plus par conséquent il doit y avoir d'érudition ; comme il doit y avoir plus de fortune lorsqu'il y a plus d'argent.³

En ceci elle s'oppose à la science proprement dite, puisque contrairement à celle dernière, elle connaît des obstacles liés à la masse des informations qu'elle se doit de convoquer :

L'étude des Mathématiques & de la Physique ne demande non plus que la lecture réfléchie de quelques ouvrages ; quatre ou cinq livres d'un assez petit volume, bien médités, peuvent tendre un mathématicien très profond dans l'Analyse de la Géométrie sublime ; il en est de même à propos des autres parties des sciences.⁴

Comme toute pratique culturelle, l'érudition a une histoire, faite de constances et de variances. Comme tout comportement face aux savoirs, et comme toute définition des savoirs, elle est l'objet d'enjeux, de débats, d'affrontements. Et force est de reconnaître qu'en dehors de l'enceinte universitaire, l'érudition a bien rarement bonne presse, tout particulièrement dans le domaine de la littérature.

Autorisée, elle est étouffante, assommante, ennuyeuse : c'est la connaissance de l'expert, de l'homme de cabinet, du docte qui, au nom des règles, condamne *Le Cid* par une accumulation de références savantes et qui, comme Scudéry, trouve merveilleux que le public ait pu juger la pièce de Corneille merveilleuse⁵. C'est la morgue du critique auquel, trois cents cinquante ans plus tard, Julien Gracq, dans *En lisant, en écrivant*, reproche la folie de prétendre s'ériger en « expert en *objets aimés* »⁶. Si savant soit-il à nos yeux, Montaigne ne cesse de s'affirmer comme un amateur et se défend constamment d'être un érudit, et c'est sans doute pourquoi il est parvenu à devenir le patron des lecteurs et des critiques de bon aloi. Pour reprendre une opposition fondamentale dans les approches esthétiques, au moins depuis le XIXe siècle, l'érudition est du côté du professeur, le goût et la sensibilité sont du côté de l'artiste. À la lente sédimentation de la glose s'oppose la fulgurance de l'admiration et de la jouissance. D'un côté, pesanteur et contrainte, de l'autre légèreté et liberté.

Marotte tombée dans les mains de « l'érudit sauvage », l'érudition est plus condamnable encore que lorsqu'elle se présente comme un travers de clerc. En effet, à la pesante prétention de l'accumulation, elle ajoute le ridicule et l'illégitimité de la pratique compulsive et dérisoire de l'autodidacte. Derrière Bouvard et Pécuchet, derrière l'*Autodidacte* de *La Nausée*, se profile le cortège tant décrié des « érudits locaux ».

En définitive, la condamnation de l'érudition - qu'elle ait la légitimité de l'expert ou la marginalité de l'autodidacte - vient en grande partie du fait qu'elle oppose la spécialisation au partage des biens communs. Or c'est lorsqu'elle est transformée, adaptée, vulgarisée que l'érudition, en perdant justement son caractère d'accumulation illimitée, devient une auxiliaire indispensable du savoir et l'agent décisif de la preuve. Susceptible de simplifications, de reformulations et de transferts, elle est au cœur de la démarche encyclopédique. De là un premier paradoxe que l'encyclopédie partage avec tous les ouvrages procédant du rassemblement et de l'abréviation : produit d'une démarche érudite, elle ne serait apparemment profitable qu'au non érudit, au non spécialiste. Ce que relevait Diderot en 1750, dès la publication du "Prospectus" de *L'Encyclopédie* :

D'où nous interférons que cet ouvrage pourrait tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres, excepté le sien, à un savant de profession ; qu'il suppléera aux livres élémentaires ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude et au progrès des connaissances humaines, et qu'en multipliant le nombre des vrais savants, des artistes distingués et des amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.⁷

Or, et c'est bien là le cœur d'un second paradoxe, l'ouvrage de rassemblement et d'abréviation est en lui-même bien utile et dangereux à la fois. Utile, puisqu'il fait gagner du temps, de l'espace et même de l'argent ; dangereux car il risque de nous conduire à faire l'économie de l'apprentissage érudit. Voici donc le modèle du bibliothécaire érudit, Gabriel Naudé (1600-1653), qui en 1627 reconnaît la nécessité des abrégés :

Ils [les Florilèges] nous sauvent en premier lieu la peine de recherche une infinité de livres grandement rares et curieux ; secondement parce qu'ils font place à beaucoup d'autres, et soulagent une Bibliothèque ; tiercement parce qu'ils nous ramassent en un volume et commodément ce qu'il nous faudrait chercher avec beaucoup de peine en plusieurs lieux ; et finalement parce qu'ils tirent auprès d'eux une grande épargne, étant certain qu'il ne faut pas tant de testons pour les acheter qu'il faudrait d'écus si on voulait avoir séparément tout ce qu'ils contiennent.⁸

Mais plus de cent ans après, le grammairien Dumarsais (1676-1766) exprime clairement, à l'article "Abrégé" de *l'Encyclopédie*, l'aporie propre à toute démarche d'abréviation et partant à toute érudition. En dressant une taxinomie des différents types d'abrégés, il montre bien l'ambivalence de la réaction du monde savant face à ces outils certes nécessaires (ils ont permis de « sauver quelques planches du naufrage » consécutif aux invasions barbares) mais qui risquent toujours de tomber dans des mains inexpertes :

Toutes ces manières d'abrégé les auteurs, [...], pourraient avoir quelque utilité pour ceux qui ont pris la peine de les faire, et peut-être n'étaient elles point entièrement inutiles à ceux qui avaient lu les originaux. Mais ce petit avantage n'a rien de comparable à la perte que la plupart de ces abrégés ont causée à leurs auteurs, et n'a point dédommagé la république des Lettres.⁹

Autant dire que sous le conflit érudition-abréviation se trouve posée cette fois-ci non une question de goût et de comportement social comme tout à l'heure, mais un problème de savoir, d'accès à l'information et de mobilisation des connaissances.

Parmi les buts de l'entreprise encyclopédique, Diderot relevait la volonté de sauvegarde, de sélection, et parallèlement celle d'organisation des savoirs alors que la croissance des connaissances mettait en péril leur consultation même :

Tandis que les siècles s'écoulaient, la masse des ouvrages s'accroît sans cesse, et l'on prévoit un moment où il serait presque aussi difficile de

s'instruire dans une bibliothèque que dans l'univers, et presque aussi court de chercher une vérité subsistante dans la nature, qu'égarée dans une immense multitude de volumes ; il faudrait alors se livrer, par nécessité, à un travail qu'on aurait négligé d'entreprendre, parce qu'on n'en n'aurait pas senti le besoin.¹⁰

C'est dire clairement qu'à l'âge de l'accumulation, il convient de substituer l'ère de l'élagage, du tri et de la hiérarchisation. Or c'est sans doute là le principal défi que nous impose aujourd'hui la prolifération d'informations et de moyens de stockage de textes sonores, visuels et écrits numérisés sur Internet.

INFORMATION ET ERUDITION AUJOURD'HUI : UN DEPLACEMENT DES FRONTIERES

L'effet premier de la numérisation des connaissances est d'assurer la convocation immédiate d'informations qui, par nature, sont conduites à être mises en relation sans connaître de limites physiques.

Il suffit de ce point de vue d'appeler un moteur de recherche sur Internet (ou mieux encore un moteur de moteurs comme Copernic) pour saisir les transformations opérées. « Liens » ou « rebonds » sont autant de mots-clés caractérisant la réticulation des savoirs qui est consubstantielle à la numérisation. Sans doute s'agit-il de manières de faire bien antérieures à cette dernière, et propres à toute attitude de recherche. Toute lecture et toute bibliographie sont en effet fondées sur un tel système du renvoi. Et dans les sociétés archaïques, ce premier écrit qu'est la liste le présupposait¹¹. Mais les changements d'échelle induits par la numérisation sont d'une telle ampleur qu'ils affectent le sens même de la relation aux savoirs et tendent à déplacer des frontières qui semblaient si stables hier encore. De ce point de vue, les pratiques érudites, et en premier lieu celle de la mise en forme (index, notes, etc.) et de la recherche des informations, s'en trouvent indiscutablement renforcées et étendues.

Un premier changement d'échelle spectaculaire concerne la pratique de la bibliographie. Un simple regard comparatif sur les thèses (mais également sur les travaux de moindre ampleur) montre une remarquable amélioration de la maîtrise des étudiants français dans ce domaine. C'est qu'il est devenu infiniment plus facile d'établir une bibliographie aujourd'hui qu'hier, tant se sont développés et répandus les outils informatisés. En dix ans seulement, et pour se limiter au seul domaine français, on est passé de la base Électre sur Minitel à celles de la BnF et de l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur (ABES) sur Internet, sans oublier la qualité et la souplesse de consultation des catalogues des librairies en ligne (Alapage,

Fnac, Amazon, Libriszone, etc.). Dans le même ordre d'idées, la vérification des sujets et des contenus des thèses soutenues nous a fait passer en quelques années seulement des tâtonnements approximatifs des catalogues papier au CD-Rom Myriade puis à Docthèses en ligne et tout récemment au catalogue d'ensemble du SUDOC diffusé l'ABES.

Plus largement, l'accès à l'information et aux bases de données a considérablement modifié le paysage de la recherche universitaire. Les formes traditionnelles et légitimes de l'érudition académique passent par une lente exploration, une mise au jour progressive et toujours plus précise des informations nécessaires à la constitution du raisonnement et à la démonstration. À la base de cet effort, une attitude artisanale, un traitement quasi manuel du matériau : l'identification et le dépouillement toujours plus serré d'une série ou d'un échantillon, la constitution de fiches (ces fameuses fiches que Littré a rendues célèbres¹²). Vient ensuite le temps des croisements, des comparaisons et des interprétations. Dans cette configuration - en tout cas dans les disciplines relevant des sciences humaines - l'érudition procède de la rencontre de la capacité d'invention et de traitement des informations, puis du croisement de ces dernières.

Pour prendre un exemple, un projet comme Frantext qui rassemble plus de 3 500 unités textuelles, soit plus d'un milliard de caractères, avait originellement une visée lexicographique et ne s'adressait qu'à un public restreint de chercheurs. Désormais, ses utilisateurs vont bien au delà du cercle des spécialistes des sciences du langage pour s'étendre de manière significative aux littéraires et aux historiens¹³. Mais, et on retrouve ici l'ambiguïté de l'érudition, des usages plus « sauvages » ont pu être également observés. Ainsi, l'analyse des consultations de Frantext par les usagers de la BPI à la fin des années 80 a mis en évidence le fait que cette base de données était d'abord utilisée, et de très loin, comme un dictionnaire de citations par le public généraliste de cette bibliothèque¹⁴. Parallèlement, on voit l'immensité des ressources offertes par une base de données textuelles comme *Gallica* à la BnF dont l'extension va bien au delà de l'idée initiale du rassemblement d'un corpus d'écrits du XIXe siècle demeurés ou devenus difficilement accessibles¹⁵. Ici encore une étude des comportements des usagers s'impose pour qu'on puisse mieux cerner la réalité des pratiques érudités, légitimes, la nature de celles qui sont moins autorisées et qu'on en vienne à s'interroger sur les éventuelles interactions des unes et des autres.

D'une manière générale, l'évolution de nos outils d'érudition entraîne une modification des équilibres entre les fonctions mises en jeu dans la recherche.

Le monde d'hier avait très clairement tracé les frontières de la documentation, de la recherche et de la transmission des connaissances. Avec des nuances naturellement, et en tenant compte des dominantes et des possibilités d'hybridation, on pouvait, à travers ces trois fonctions, définir trois types de métiers, distincts et inégaux : les chercheurs, les documentalistes et les vulgarisateurs (ou les passeurs). Et c'est en partie ces divisions que la numérisation des savoirs (et peut-être bien la numérisation de la société elle-même) a considérablement déplacées, et partiellement effacées. Alors que l'érudit, oscillant entre la fonction de recherche et celle de documentation, est traditionnellement à l'opposé du vulgarisateur, les frontières entre ces pôles sont devenues infiniment plus incertaines et poreuses. Toujours à l'article *Encyclopédie* Diderot rappelait, pour affirmer d'ailleurs leur commune dignité, l'ampleur du fossé qui séparait l'inventeur d'une part et l'agenceur et diffuseur du savoir de l'autre :

Je distingue deux moyens de cultiver les sciences : l'un d'augmenter la masse des connaissances par des découvertes et c'est ainsi qu'on mérite le nom d'*inventeur* : l'autre de rapprocher les découvertes et de les ordonner entre elles, afin que plus d'hommes soient éclairés, et que chacun participe, selon sa portée, à la lumière de son siècle.¹⁶

Dans la perspective d'aujourd'hui, on est conduit à penser que l'érudition en sciences humaines pourrait être justement ce moyen terme reliant l'activité de recherche-conceptualisation et celle de documentation. De surcroît, comme on l'a déjà mentionné, rien n'empêche l'érudit ou le chercheur de devenir diffuseur, ne serait-ce qu'en rendant accessibles ses matériaux d'investigation sur le Web.

Une autre mutation affecte notre relation à l'univers numérisé : c'est que ce dernier, contrairement à l'encyclopédie traditionnelle, ne cesse de se présenter comme ouvert.

Quelle que puisse être sa dimension, une encyclopédie imprimée est par définition limitée. Livre des renvois, elle demeure circonscrite dans l'espace de ses tomes de textes écrits et d'illustrations. On sait en outre qu'elle repose sur un fonctionnement circulaire des corrélats, organisation elle-même définie par une certaine idée de l'organisation de savoirs. Or si l'information numérisée peut reproduire l'espace du livre en proposant un stockage particulièrement efficace, Internet se définit comme un domaine nécessairement ouvert.

Pour reprendre l'exemple de l'*Encyclopaedia Universalis*, celle-ci naturellement propose des renvois internes, ainsi que des références à des bibliographies externes mais sa version numérisée sur CD-ROM offre

également une série de liens informatisés sur Internet. Liens qui eux-mêmes renvoient à une multiplicité d'autres liens et mêlent les différents types de textes : écrits, images fixes et animées, sons. Or le propre de l'encyclopédie traditionnelle (et sur ce point, il n'y a guère de différence entre celle de Diderot et l'édition papier de l'*Universalis*) est de proposer une organisation circulaire, s'offrant aux choix et à la curiosité vagabonde du lecteur sans doute, mais reposant sur une idée et une organisation hiérarchisée des savoirs. Ce que, dans le "Prospectus" de l'*Encyclopédie*, Diderot appelle « l'arbre généalogique de toutes les sciences et tous les arts » :

Le premier pas que nous avons à faire vers l'exécution raisonnée et bien entendue d'une encyclopédie, c'était de former un arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connaissances, les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune, et qui nous servît à rappeler les différents articles à leurs chefs. Ce n'était pas une chose facile. Il s'agissait de renfermer en une page le canevas d'un ouvrage qui ne peut s'exécuter qu'en plusieurs volumes in-folio, et qui doit contenir un jour toutes les *connaissances des hommes*.¹⁷

Or sur Internet, il ne saurait y avoir d'accès hiérarchisé aux connaissances. Encyclopédie sans plan ni auteur, le réseau deviendrait alors une immense réserve d'informations immédiatement disponibles, mais écrasées et privées de tout relief par l'absence de discrimination et de hiérarchisation. D'où le risque de voir se développer une érudition proliférante, sans limites dans la précision et l'intensité, mais également sans bornes dans l'extension, amassant toujours plus d'informations agglutinées au hasard d'une navigation erratique. Ce qui renverrait à la face maudite de l'érudition, celle qui n'est pas organisée dans un projet. Par contre-coup, on voit bien que l'antidote réside dans la culture générale ou théorique : le besoin de classement, de discrimination, de hiérarchisation, d'autorité critique en un mot, s'impose plus que jamais.

Notes

¹  Pierre Richelet, *Dictionnaire contenant les mots et les choses...*, Genève, Jean Herman Widerhold, 1680, 2 vol.

²  Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts...*, La Haye et Rotterdam, A. et R. Leers, 1690. 3 vol. fol.

³  *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse ; & quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert, Paris, chez les Libraires-Associés Briasson, David l'Ainé, Le Breton et Durand, [1751-1757 pour les 7 premiers tomes], t. 5, p. 915, col. 1.*

⁴  *Ibid.*, p. 916, col. 2.

⁵  Scudéry, *Observations sur le Cid* (1637), reproduit par Armand Gasté, *La Querelle du Cid*, pièces et pamphlets publiés d'après les originaux avec une introduction [1898], Genève, Slatkine Reprint, 1970, p. 72.

⁶  Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, Corti, 1980, p. 179.

⁷  Diderot, "Prospectus de l'Encyclopédie", in : *Oeuvres complètes*, édition chronologique, introductions de Roger Lewinter, Paris, Club français du livre et société encyclopédique française, 1969, 15 vol., t. 2, p. 298.

⁸  Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une Bibliothèque présenté à Mgr. le président de Mesme*, Paris, F. Targa, 1627, Reproduction de l'édition de 1644, Paris, P. Rollet le Duc, Précédé de "L'Advis, manifeste de la bibliothèque érudite" par Claude Jolly, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990, p. 57.

⁹  César Cheneau Dumarsais, "Abrégé", in : *Encyclopédie, op. cit.*, t. 1, p. 35.

¹⁰  Diderot, "Encyclopédie", in : Diderot, *Oeuvres complètes*, édition chronologique, introductions de Roger Lewinter, Paris, Club français du livre et société encyclopédique française, 1969, 15 vol., t. 2, p. 483.

¹¹  Voir Jack Goody, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977 ; *La Raison graphique, La Domestication de la pensée sauvage*, trad. fr. par Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, 1979.

¹²  Émile Littré, "Causerie du 1er mars 1880" in : *Comment j'ai fait mon dictionnaire*, Paris, éd. B. Coutaz, 1992, p. 22 et sq.

¹³  Une enquête de 1998 sur les consultations effectuées sur Internet par les chercheurs européens montre que si les chercheurs en sciences du langage sont les utilisateurs les plus nombreux, les littéraires et historiens représentent près du quart du total. Voir Jean Pruvost, *Dictionnaires et nouvelles technologies*, Paris, PUF, 2000, p. 71.

¹⁴  Jacques Lemarignier, "L'utilisation de Frantext dans une bibliothèque de grande fréquentation : Frantext à la Bibliothèque publique d'information de Beaubourg", in : *Frantext, autour d'une base de données textuelles*, Paris, Didier Érudition, 1992.

¹⁵  Voir notamment Daniel Renoult, "L'apport des nouvelles technologies" et Catherine Lupovici, "Une bibliothèque sans frontières", in : Daniel Renoult et Jacqueline Melet-Sansobn, *La Bibliothèque nationale de France, Collections, services publics*, Paris, Le Cercle de la librairie, 2001, p. 147-160 et 193-203.

¹⁶  Diderot, "Encyclopédie", art. cit, p. 370.

¹⁷  Diderot, "Prospectus" de *l'Encyclopédie*, art. cit., p. 285.